

ALICE GOFFMAN

L'ART DE FUIR

Enquête sur une jeunesse dans le ghetto



SEUIL

L'ART DE FUIR

ALICE GOFFMAN

L'ART DE FUIR

Enquête sur une jeunesse
dans le ghetto

Postface par Didier Fassin

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Renaut

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris, XIX^e

Titre original :
On the Run : Fugitive Life in an American City
© 2014 The University of Chicago. Tous droits réservés

ISBN 978-2-02-133849-2

© Éditions du Seuil, janvier 2020
pour la traduction française et la postface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

Mike, Chuck et leur ami Alex étaient en train de jouer aux dés sur le mur de l'école primaire. Il était près de minuit et il faisait plutôt frais pour une mi-septembre à Philadelphie. Entre deux lancers de dés, Chuck formait un creux avec ses mains et soufflait dedans pour se réchauffer les doigts.

En général, quand ils jouaient au craps, c'était Mike qui gagnait. Ce soir-là, il en remettait une couche, et ses haussements d'épaules se transformaient en danse de la victoire à chaque fois qu'il se baissait pour ramasser les billets. Après une paire de 9, Alex commença à s'en prendre à Mike.

« T'es vraiment qu'un fils de pute qui pense qu'à sa gueule, gros.

– Les renois ils ont la haine dans le sang, répondit Mike en ricanant.

– Tu te crois plus fort que tout le monde, gros, mais t'es qu'une merde ! »

Chuck se moqua gentiment de ses deux meilleurs amis, puis il se mit à bâiller et dit à Alex de la boucler avant que les voisins appellent la police. Peu de temps après, Chuck décréta que la partie était terminée. Mike annonça qu'avec ses gains il allait s'acheter des *cheesesteaks* et il me proposa de l'accompagner.

« Je peux avoir un *cheesesteak*, moi aussi ? lança Alex.

– Toi, gros, tu te rentres avec ton gros cul, répondit Chuck en riant.

– Ah ouais d'accord, je rentre à pied, c'est ça ? »

* * *

Mike et moi avions parcouru la moitié du chemin vers le magasin quand son portable se mit à sonner. Au moment où il décrocha, j'entendis des cris à l'autre bout du fil. Mike hurlait : « T'es où ? T'es où ? »

Il fit crisser les pneus de la vieille Lincoln, fit demi-tour en direction de la 6^e Rue et s'arrêta devant l'épicerie du coin. Là, à la lumière des phares, nous vîmes Alex, avec ses cent dix kilos, accroupi au bord du trottoir comme s'il était en train de chercher quelque chose. Quand il leva les yeux vers nous, du sang coulait de son visage sur son tee-shirt blanc, son pantalon et ses chaussures. Alex marmonna quelque chose que je ne réussis pas à saisir, et c'est alors que je compris que c'étaient ses dents qu'il cherchait. Je me mis à inspecter le sol avec lui.

« Alex, dis-je, il faut qu'on t'emmène à l'hôpital. »

Alex secoua la tête et leva la main, s'efforçant de former des mots avec ses lèvres mutilées. Je continuai à le supplier jusqu'à ce que Mike finisse par me dire : « Il ira pas putain, alors laisse tomber. »

C'est alors que je me suis rappelé qu'Alex était toujours en liberté conditionnelle. En fait, il était quasiment arrivé au terme de ses deux ans de délai d'épreuve. Il craignait que les urgences grouillent de policiers et qu'ils vérifient dans leur base de données l'identité de tous les jeunes Noirs passant la porte de l'hôpital. Il risquait d'être arrêté sur-le-champ, ou, à tout le moins, de faire l'objet d'un procès-verbal pour avoir enfreint les conditions de sa conditionnelle. Il retournerait alors en prison, et ses deux années de bonne conduite n'auraient servi à rien. Plusieurs de ses amis avaient été incarcérés après être allés à l'hôpital pour se faire soigner des blessures graves ou pour assister à la naissance de leur enfant.

Mike ôta sa chemise et la donna à Alex pour qu'il essuie son visage ensanglanté. Une fois revenu, Chuck l'aida à s'installer sur le siège passager de la voiture de Mike. Nous nous sommes rendus

à mon appartement situé à quelques rues de là. Nous avons nettoyé un peu les blessures d'Alex, et c'est alors qu'il nous expliqua ce qui s'était passé. En rentrant chez lui après la partie de dés, un homme portant un sweat à capuche noir avait surgi de derrière l'épicerie et l'avait forcé à avancer dans la ruelle en lui pointant un revolver dans le dos. L'homme l'avait frappé plusieurs fois avec la crosse de son arme et lui avait pris son argent, avant de lui écraser la tête contre un mur en béton. Plus tard, Alex découvrit que cet homme l'avait pris pour son frère cadet, lequel l'avait apparemment cambriolé la semaine précédente.

Au cours des trois heures qui suivirent, Mike et Chuck passèrent plusieurs coups de fil infructueux pour trouver quelqu'un qui aurait un minimum de connaissances en médecine. Marie, l'ex-petite amie de Mike et la mère de ses enfants, suivait une formation d'aide-soignante, mais ces derniers temps elle ne lui adressait plus la parole – pas depuis qu'elle l'avait surpris en train de la tromper et qu'elle avait lancé une brique à travers le pare-brise de sa voiture. Finalement, vers 6 heures du matin, Alex contacta sa cousine qui débarqua avec un sac en plastique rempli de gaze, d'aiguilles et d'iode, et lui fit plusieurs points de suture au menton et sur l'arcade sourcilière. Il avait sûrement la mâchoire cassée, dit-elle, ainsi que le nez, mais pour ça elle ne pouvait rien faire.

Le lendemain dans l'après-midi, Alex est retourné dans l'appartement qu'il partageait avec sa petite amie et son jeune fils. Mike et moi lui avons rendu visite dans la soirée. J'ai encore insisté auprès d'Alex pour qu'il aille se faire soigner mais, à nouveau, il refusa.

Maintenant que mes conneries sont presque finies [le terme de sa période de conditionnelle], je ne vais pas genre me pointer aux urgences avec les flics, là, qui vont m'interroger sur tout un tas de petites merdes et noter des trucs sur moi, et j'aurai pas le temps de me rendre compte que je serai déjà en taule. Même s'ils sont pas là pour moi, y en a sûrement qui vont me reconnaître, et alors ils vont se pointer, vérifier mon blase [vérifier dans la base de données de la police si son nom ne figure pas dans les mandats

d'arrêt en instance]. J'suis pas censé être là [les clauses de sa liberté conditionnelle lui interdisaient de se trouver à proximité de la 6^e Rue, où il avait été blessé] ; je ne peux pas être dehors à 2 heures du mat' [son couvre-feu était à 22 heures]. En plus, si ça se trouve, y a encore une petite merde [un mandat] qui traîne dans le comté de Bucks [des frais de justice qu'il n'avait pas réglés à la fin d'un procès deux ans plus tôt]. J'ai aucune envie qu'ils fourrent le nez dans mon casier, sinon ce sera ou bien le tribunal, ou bien retourner en taule.

À ce moment-là, sa petite amie sortit de la chambre, passa les mains sur son jean et dit : « Il a besoin d'aller à l'hôpital. Mieux vaut qu'il passe six mois en prison que plus pouvoir parler ou mâcher. Il va pas rester comme ça toute sa vie. »

* * *

Aujourd'hui, plus de dix ans après son agression, Alex a encore des difficultés à respirer par le nez et il parle avec un léger zézaïement. Ses yeux ne sont plus tout à fait alignés. Mais il n'est pas retourné en prison. La chance et la détermination l'ont aidé à aller au bout de sa période de liberté conditionnelle, un exploit que seul un autre ami de sa bande a réussi à accomplir.

Préface

La population carcérale des États-Unis est restée assez stable pendant la plus grande partie du xx^e siècle, à environ un détenu pour mille habitants¹. Ce taux a commencé à augmenter dans les années 1970, et a continué à grimper en flèche pendant les trente années qui ont suivi². Dans les années 2000, le nombre de personnes incarcérées avait atteint un taux inédit dans l'histoire des États-Unis : environ une pour cent sept personnes de la population adulte³. À l'heure actuelle, les États-Unis incarcèrent entre cinq et neuf fois plus d'individus que les pays d'Europe occidentale, et beaucoup plus que la Chine et la Russie⁴. Aujourd'hui, environ 3 % de la population adulte du pays est sous surveillance judiciaire : 2,2 millions de ces individus séjournent dans un établissement pénitentiaire, et 4,8 millions sont en probation ou en liberté conditionnelle⁵. Dans l'histoire moderne, seuls les camps de travaux forcés de l'ex-URSS de Staline ont approché ces niveaux de détention⁶.

Le quintuplement du nombre de détenus au cours des quarante dernières années n'a suscité que très peu d'indignation dans l'opinion. En fait, ce changement a été peu remarqué, car les détenus sont majoritairement pauvres et issus des communautés noires des ghettos. Les Noirs représentent 13 % de la population américaine, mais 37 % de la population carcérale⁷. Un jeune Noir sur neuf est en prison, contre moins de deux jeunes hommes blancs sur cent⁸. Ces différences raciales sont renforcées par les différences de classe. Le taux de jeunes Noirs pauvres en prison est proprement

ahurissant : environ 60 % de ceux qui ne terminent pas leurs études secondaires se retrouvent en prison avant l'âge de trente-cinq ans⁹.

Ce livre est une enquête de terrain sur le boom carcéral américain, un gros plan sur les jeunes hommes et les jeunes femmes vivant dans une communauté noire, pauvre et ségréguée, transformée par des taux d'incarcération sans précédent, ainsi que par des systèmes moins apparents de contrôle et de maintien de l'ordre. C'est parce que la peur d'être arrêté et emprisonné s'est immiscée dans les activités courantes de la vie quotidienne – professionnelles, familiales, amoureuses, et même les soins médicaux de première nécessité –, que ce texte est le récit d'une communauté *en fuite*.

* * *

Ce projet est né quand j'étais étudiante à l'université de Pennsylvanie. Au cours de ma deuxième année, j'ai commencé à donner des cours particuliers à Aisha, une lycéenne qui vivait avec sa mère et ses frères et sœurs dans un quartier noir et précaire situé non loin du campus. Le soir, nous nous asseyions à la table de la cuisine en plastique et métal de son deux-pièces aux murs nus, avec la vieille télévision en fond sonore, pour faire ses devoirs de maths et d'anglais. Après les cours, sa mère et ses tantes se retrouvaient sur le perron de leur immeuble pour parler de leurs enfants et regarder passer les gens. Peu à peu, j'ai fait la connaissance de la famille, des amis et des voisins d'Aisha. À la fin de mon bail, Aisha et sa mère m'ont suggéré de louer un appartement à côté de chez elles.

Ronny, le cousin d'Aisha, âgé de quatorze ans, revenait cet hiver-là d'un centre de détention pour mineurs. Il vivait avec sa grand-mère à une dizaine de minutes en voiture. Nous avons commencé à prendre le bus pour lui rendre visite.

Bientôt, Ronny me présenta son cousin Mike, un jeune homme mince au regard intense qui arborait une barbe de trois jours. Âgé de vingt-deux ans, Mike avait un an de plus que moi. Il m'expliqua bientôt qu'il se trouvait alors dans une impasse financière, qu'il

habitait chez son oncle et qu'il n'avait plus de voiture. L'année précédente, il avait sa propre voiture et son propre appartement, et il avait bien l'intention de remonter rapidement la pente. Mike semblait être respecté par les autres jeunes du quartier. Quand un voisin demandait ce qu'une jeune femme blanche faisait là à traîner sous le porche avec lui, il répondait que je faisais du soutien scolaire pour Aisha et que je vivais dans le coin. D'autres fois, il disait que j'étais la marraine d'Aisha.

Au cours des semaines qui suivirent, Mike me présenta à sa mère, à sa tante, à son oncle et à son ami proche Alex. Bien moins grand que Mike et presque deux fois plus gros, Alex avait un air de chien battu, comme si le seul effort qu'il consentait à faire pour réussir dans la vie se limitait à celui d'éviter une grande tragédie. Petit à petit, j'appris que Mike et Alex étaient deux piliers d'un trio d'amis très uni. Le troisième membre du groupe, Chuck, passait l'année de sa terminale dans une prison du comté en attendant d'être jugé pour avoir causé de lourdes blessures au cours d'une bagarre dans la cour du lycée. Il manquait beaucoup à Mike, Chuck étant selon lui l'optimiste du groupe. Comme ce dernier me le dit plus tard au téléphone depuis la prison : « Je suis peut-être pas un battant, mais je suis en forme, je suis pas si mal, tu comprends ? Je suis quelqu'un d'heureux. »

Ce premier mois avec Mike et Alex fut calme – voire ennuyeux. On partageait une bière sur le perron de l'immeuble de l'oncle de Mike, ou alors on allait traîner chez ses amis ou ses voisins. Certains soirs, on prenait la voiture pour aller chez la mère de Chuck, afin que Mike puisse prendre le coup de fil de son ami qui appelait de prison.

Puis les policiers firent une perquisition chez l'oncle de Mike en pleine nuit. Ils recherchaient Mike pour une histoire de fusillade, même s'il niait farouchement toute implication dans cette affaire. Avec un mandat d'arrêt contre lui, il passa les semaines suivantes à se cacher chez des amis et des membres de sa famille. Il finit par se rendre, paya sa caution et entama une longue procédure judiciaire.

Je n'avais jamais rencontré qui que ce soit qui ait été confronté à des accusations criminelles, et j'imaginai qu'il s'agissait d'un événement grave et important dans la vie de Mike. J'ai bientôt appris qu'il avait été accusé de deux autres délits l'année passée : un pour possession de drogue et l'autre pour port d'arme à feu sans permis. Chuck avait été placé en détention en attendant son procès, tandis qu'Alex arrivait au terme de sa deuxième année de liberté conditionnelle après avoir purgé une peine d'un an dans le nord de l'État pour trafic de drogue. Le cousin de Mike était en liberté sous caution. Son voisin était en résidence surveillée. Un autre ami, qui était sans domicile et dormait dans sa voiture, faisait l'objet d'un mandat d'arrêt pour non-paiement de frais de justice.

Vers la fin de ma deuxième année de fac, je demandai à Mike ce qu'il pensait de mon projet d'écrire sur sa vie dans le cadre d'une thèse de sociologie à l'université de Pennsylvanie. Il me donna tout de suite son accord, à la condition que je laisse de côté tout ce qu'il me demanderait de garder secret. Quand Chuck rentra de prison ce printemps-là, lui aussi m'autorisa à l'inclure dans mon projet. Je demandai ensuite à d'autres jeunes et à leur famille s'ils voulaient bien eux aussi en faire partie.

Pendant l'année qui suivit, je passai la plupart de mes journées avec Mike, Chuck, leurs amis et voisins. Je les accompagnai dans les bureaux d'avocats, au tribunal, dans les services de probation et de liberté conditionnelle, dans les salles de visite de prisons du comté et de centres de réinsertion sociale, à l'hôpital, ainsi que dans les bars et les fêtes.

Ayant grandi dans un quartier blanc huppé du centre-ville de Philadelphie, je ne savais pas encore que les taux d'incarcération aux États-Unis avaient augmenté de façon si spectaculaire au cours des dernières décennies. Si j'avais vaguement entendu parler de la « guerre contre le crime » et de la « guerre contre les drogues », j'ignorais totalement ce que ces initiatives du gouvernement fédéral pouvaient signifier pour les jeunes Noirs vivant dans des quartiers pauvres et ghettoisés. J'avais du mal à comprendre pourquoi des hélicoptères de police tournoyaient au-dessus de nos têtes et pourquoi des jeunes étaient fouillés et menottés en pleine

rue. J'ai beaucoup travaillé afin de maîtriser la terminologie et les procédures judiciaires de base.

Au printemps, l'affaire de port d'arme de Mike était close et il fut condamné à une peine d'un à trois ans dans une prison d'État. Peu de temps après, je fus acceptée dans un programme de doctorat à Princeton. Pendant ces quatre années de troisième cycle, j'ai continué à vivre dans le quartier d'Aisha ; je faisais le trajet entre chez moi et l'université et passais quasiment tout le reste de mon temps libre à traîner aux alentours de la 6^e Rue avec les garçons qui étaient là. Le week-end, j'allais rendre visite à Mike, à Chuck et à d'autres jeunes du quartier dans les différentes prisons de l'État. Au fil du temps, je me suis rapprochée de leur famille et de leurs petites amies, notamment quand il fallait nettoyer après des perquisitions, assister à des audiences au tribunal et faire de longs trajets en voiture pour leur rendre visite en prison.

Les familles dont il est question ont accepté de me laisser prendre des notes en vue d'une publication et nous avons souvent et longuement discuté de ce projet. En règle générale, je ne posais pas de questions formelles comme pour une interview, et la plupart des faits que je rapporte ici sont issus de l'observation de personnes, d'événements et de conversations de première main. Les noms et les caractéristiques d'identification des personnes mentionnées ont été modifiés, de même que le nom du quartier. Mike avait d'abord suggéré que, dans mes notes et mes rapports de fin de semestre, j'appelle son quartier la 6^e Rue, et, à mesure que le projet prenait la forme d'un livre, j'ai conservé ce pseudonyme.

Même si je suis reconnaissante envers les officiers de police, les juges, les agents de probation et les gardiens de prison pour les informations qu'ils ont bien voulu me fournir au cours d'entretiens, ce livre adopte le point de vue des habitants de la 6^e Rue. De ce fait, il dresse un état des lieux de l'explosion de la population carcérale et rend compte de pratiques de surveillance et de maintien de l'ordre moins apparentes, telles que les vivent et les comprennent les jeunes qui vivent dans un quartier noir relativement pauvre de Philadelphie. Peut-être ces points de vue pourront-ils peser dans le débat sur la politique de justice pénale qui semble s'annoncer.

Introduction

Dans les années 1960 et 1970, les Noirs américains ont accédé au plein exercice de leurs droits civiques, dont ils avaient été privés pendant plusieurs siècles. Tandis qu'ils militaient avec succès pour obtenir le droit de voter, de se déplacer librement, de fréquenter l'université et d'exercer la profession de leur choix, les États-Unis ont simultanément commencé à se doter d'un système pénal sans précédent dans l'histoire et sans équivalent dans le monde.

À partir du milieu des années 1970, le gouvernement fédéral et celui des États ont adopté une série de lois et de mesures visant à durcir les sanctions pour la vente, l'achat et la possession de stupéfiants ; à imposer des peines plus sévères pour les crimes violents ; et à augmenter la présence policière dans la rue ainsi que le nombre d'arrestations. Dans les années 1960 et 1970, face à la hausse spectaculaire de la délinquance en milieu urbain, les hommes politiques des deux partis ont estimé que l'unique solution, tant politique que pratique, était de réprimer sévèrement les délits liés à la drogue et à la violence. Dans les années 1980, le crack a entraîné des vagues de criminalité au sein des minorités défavorisées qui ont eu pour effet d'intensifier la politique répressive commencée quelques années auparavant.

Dans les années 1990, la criminalité et la violence aux États-Unis ont amorcé un long déclin. Pour autant, la politique répressive n'a pas cessé. Dans le cadre du Violent Crime Control and Law Enforcement Act de 1994, le gouvernement fédéral a injecté des

milliards de dollars dans les services de la police urbaine du pays et créé cinquante nouvelles infractions à la législation fédérale. Durant le second mandat de Bush, l'appui quasi unanime de la police et des conseillers municipaux aux politiques de lutte contre la criminalité s'est accompagné d'une prolifération des services de police, d'unités spéciales et de bureaux fédéraux et d'État¹. Ces mesures ont alourdi les peines pour infraction avec violence, ainsi que les condamnations pour prostitution, vagabondage, jeux d'argent et possession de drogue².

Cette période de lutte contre la criminalité est à l'origine d'un profond changement dans la manière dont les États-Unis gèrent les quartiers-ghettos de leurs villes. Pendant la majeure partie du xx^e siècle, la police s'est peu préoccupée des quartiers noirs et pauvres comme celui de la 6^e Rue. Entre les années 1930 et les années 1980, où se sont succédé la Grande Migration afro-américaine, les clauses restrictives à caractère racial en matière de logement, le mouvement des droits civiques, la montée du chômage, le démantèlement des services sociaux, l'expansion du trafic de stupéfiants, et le départ d'une bonne partie des classes moyennes noires des quartiers pauvres et ségrégués des grandes villes³, les rapports issus de témoignages directs font état d'une police indifférente, absente et corrompue⁴.

La situation a commencé à changer dans les années 1960, lorsque les émeutes urbaines et une recrudescence de la violence et de la consommation de drogue sont devenues une question d'intérêt national, en particulier dans les grandes villes. Durant la seconde moitié du xx^e siècle, le nombre d'agents de police par tête a augmenté de manière spectaculaire dans toutes les métropoles du pays⁵. À Philadelphie entre 1960 et 2000, le nombre de policiers a augmenté de 69 %, passant de 2,76 agents pour mille habitants à 4,66⁶. Les années 1980 ont été marquées par la promulgation de lois plus dures et de peines plus lourdes. Dans les années 1990, les politiques de lutte contre la criminalité se sont poursuivies ; les services de police urbaine ont adopté ce qu'on a appelé une « politique de tolérance zéro » et se sont mis à utiliser le programme de statistiques CompStat pour mesurer leurs performances⁷.

Pendant de nombreuses décennies, la police de Philadelphie avait eu tendance à fermer les yeux sur la prostitution, le trafic de drogue et les jeux d'argent dans les communautés noires défavorisées. Mais à la fin des années 1980, tant la police municipale que les autres forces de police urbaine ont commencé à refuser les pots-de-vin et les dessous-de-table. En fait, la pratique généralisée de la corruption semble avoir été en grande partie éradiquée, du moins dans le cas des petits dealers qui soudoyaient la police pour qu'on les laisse en paix. Pendant cette période, un grand nombre de personnes ont été arrêtées pour consommation ou possession de drogue, et envoyées en prison.

Le plan de lutte contre le marché de la drogue dans les quartiers noirs a coïncidé avec une réforme des aides sociales, laquelle réduisait les aides et la durée pendant laquelle elles étaient versées aux familles pauvres. Tandis que le programme d'aides sociales partait en fumée, la « guerre contre la drogue » a stoppé net ceux qui cherchaient du travail dans le commerce des stupéfiants à grande échelle.

En 2000, la population carcérale des États-Unis était cinq fois plus élevée qu'au début des années 1970. L'écrasante majorité des hommes incarcérés étaient pauvres, dont un nombre disproportionné de Noirs. Aujourd'hui, 30 % des hommes noirs non diplômés ont purgé une peine de prison avant l'âge de trente-cinq ans, et un enfant noir sur quatre né en 1990 a vu son père emprisonné vers l'âge de quatorze ans⁸.

Le sociologue David Garland a qualifié ce phénomène d'*incarcération de masse* : un niveau d'incarcération supérieur à la moyenne, tant d'un point de vue historique que par rapport aux autres pays, et concentré dans certains segments de la population, de telle sorte que la détention « cesse d'être l'incarcération de délinquants individuels pour devenir l'emprisonnement systématique de groupes entiers de population⁹ ». Pour le sociologue Loïc Wacquant et la juriste Michelle Alexander, les niveaux actuels d'incarcération ciblée représentent un nouveau chapitre dans l'histoire de l'oppression raciale aux États-Unis¹⁰.

Depuis les années 1980, la « guerre contre le crime » et la « guerre contre la drogue » ont éloigné des millions de jeunes hommes noirs de l'école, du travail et de la vie de famille, les ont envoyés dans des prisons et des établissements pénitentiaires et les ont rendus à la société avec un casier judiciaire. Purger une peine de prison est synonyme de salaires plus bas et d'inégalités en matière d'emploi. La plupart du temps, cette mise à l'écart a lieu pendant ces années cruciales où d'autres jeunes terminent leurs études et se marient. Dans de nombreux États, la loi prive les personnes ayant fait l'objet d'une condamnation pénale du droit de vote et du droit de se présenter à des élections, ainsi que de l'accès à de nombreux postes dans la fonction publique, d'un logement social et d'autres avantages. Les Noirs ayant des antécédents judiciaires font l'objet d'une telle discrimination sur le marché du travail que les emplois auxquels ils ont pourtant le droit de prétendre sont très difficiles à obtenir¹¹. Ces restrictions et désavantages affectent non seulement les anciens détenus mais aussi leurs familles et leur communauté. Tant de Noirs ont été emprisonnés et condamnés que la prison est devenue l'une des principales fabriques d'inégalités dans la société américaine, faisant ainsi reculer les acquis en termes de citoyenneté et de position socio-économique que les Noirs avaient conquis grâce au mouvement des droits civiques¹².

* * *

La 6^e Rue est une large avenue commerçante, éponyme du petit quartier de cinq blocs résidentiels qui la relie au sud. Dans les années 1950 et 1960, le quartier de la 6^e Rue était un quartier juif de classe moyenne ; il n'a commencé à s'ouvrir à la communauté noire qu'au début des années 1970.

Quand je m'y suis rendue pour la première fois, en 2002, 93 % de la population était noire. Des hommes et des garçons, postés au carrefour des rues les plus fréquentées, proposaient des CD et des DVD pirates, des marchandises volées et de la nourriture aux automobilistes et aux passants. Dans la grande rue commerçante,

Table

Prologue	7
Préface.....	11
Introduction.....	17
Chapitre 1. Les garçons de la 6 ^e Rue et leurs démêlés avec la justice	27
Chapitre 2. L'art de la fuite.....	43
Chapitre 3. Quand la police enfonce la porte	81
Chapitre 4. Savoir tirer parti de ses problèmes judiciaires ...	125
Chapitre 5. La vie sociale des jeunes criminalisés	147
Chapitre 6. Le marché des protections et des privilèges ...	187
Chapitre 7. Les <i>clean</i>	213
Conclusion. Une communauté de la fuite	253
Épilogue. Je quitte la 6 ^e Rue	267
Remerciements	269
Appendice. Note méthodologique	273
Notes	337
Postface par Didier Fassin	357



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : CPI FRANCE

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2020. N° 133846 (00000)

Imprimé en France